LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DE BELGIQUE

IV

M. Albert MOCKEL

Aux notices biographiques de M. Albert Mockel — et il en existe dans beaucoup d'anthologies, — on lit que, dès 1884, ce poète avait fondé à Liège une revue, *La Wallonie*, afin de mener le bon combat de la jeunesse et de l'esprit en faveur de la culture française. Cette revue dura sept ans et fit rude et efficace besogne, continuée d'ailleurs, avec une persévérance louable, dans l'inspiration, par une collaboration active à cent et un périodiques d'avant-garde de France, de Navarre, de Belgique et de l'étranger.

On lit encore, dans les biographies, que M. Albert Mockel, depuis 1890, habite la grande banlieue de Paris. Et j'ajoute, de source sûre, ce détail : il y a pour proche voisin M. Louis Dumont-Willden. Un mur couvert de lierre sépare leurs jardins jumeaux ; les deux collègues se parlent par-dessus la verdure. Quand Louis Dumont commence, il est question d'esprit européen et de politique étrangère ; quand c'est Albert Mockel, il n'est question, encore et encore, que de poésie. Mais quels savoureux dialogues !

M. Albert Mockel est le poète à l'état pur. Je n'ignore point qu'il a fait œuvre de critique, ou plutôt d'esthéticien. Il a débüté par des *propres de littérature*, dont les pages intéressent deux gloses du symbolisme : MM. Henri de Régnier et Francis Viel-Griffin. Il a publié des monographies sur *Emile Verhaeren*, sur *Stéphane Mallarmé*, sur *Charles van Lerberghe*, à quoi s'ajoute un *Verhaeren, poète de l'énergie*. Ces petits livres, d'ordinaire peu fournis de pages, sont riches de suc et de matière. Ils font de M. Albert Mockel un scrupuleux critique aux trouvailles heureuses, aux formules typiques. Mais c'est avant tout de la critique sentimentale. Elle vaut par l'accent communicatif qui, issu des profondeurs du cœur et de la sincérité, transmet sa foi et son enthousiasme.

Dès lors, on peut bien contester telle ou telle affirmation du technicien, regimber aux conclusions du critique, M. Albert Mockel entraînerait quasiment l'adhésion à ses thèses à force de ferveur italienne. On peut être assuré qu'il n'émet aucune idée qui ne parte d'un examen consciencieux, ne formule une réticence qui n'ait en son principe un motif de justification. De si noble élévation est le sentiment de la beauté qui se trahit page à page, qu'il émeut comme un chant d'inquiétude et d'anour. Et un lyrisme spontané envahit la pensée et la débordé.

Mais M. Albert Mockel est de ceux qui estiment qu'il ne se rencontre si menue particularité dans la vie d'un écrivain qui ne produise sa résonance dans l'œuvre. Aussi nous fait-il assister à l'élaboration lente et complexe du poème et s'affirme-t-il en critique un des plus pénétrants analystes des âmes et des plus nuancés.

Sa prose ornée s'agripement volontiers des raffinements suprêmes de l'art en un style étudié et rythmé, où la fantaisie seconde la naïveté voulue. Volontiers et plus justement que le vieil Horace, dirait-il sans doute, en songeant aux légendes inventées qu'il s'est complu à dérouler dans un royaume irréel : « Je n'aime pas le vulgaire ; j'écris surtout pour les vierges et les enfants. » Or, l'unique recueil de nouvelles de M. Mockel ne prend-il pas précisément ce titre : *Contes pour les enfants d'hier* ? Votre d'avant-hier, à s'en rapporter au sens allégorique des singuliers aventures de princes imaginaires, de chanteurs fabuleux et de dames de haut et ancien lignage qui composent ce livre. Leur conclusion en tout cas peut se ramener à un idéalisme sans amertume certes, mais tout de même selon l'esprit d'une sagesse désabusée. La philosophie qui s'y cache n'offre de nourriture spirituelle qu'à ceux-là que la vie appelle, enchaîne et désespère.

M. Albert Mockel n'accumule pas livre sur livre. Il répugne à toute précipitation de sa pensée méditative, à toute hâte de l'écriture, trop artiste en cela pour livrer jamais une œuvre imparfaite. Il y revient, la reprend, l'amende, la dépouille, par peur de consentir à humilier le don mystérieux et divin de l'inspiration.

C'est pourquoi, malgré un labeur d'introspection quotidienne sur les mouvements lyriques de son âme et de méditations fécondes sur le mystère de l'être, de l'amour et de la mort, l'œuvre poétique de M. Albert Mockel, conçue dans le respect des Muses, écrite dans le scrupule, est peu abondante. Et à chaque occasion, revus et corrigés. Rarement augmentée d'ailleurs, mais soumise à l'épreuve des repentirs et des retouches, au tourment de l'unité et

à cette poursuite incessante du mieux dont les variantes portent le témoignage.

Cette œuvre comprend, à ce jour, *Chantefable un pied naïve* (1891), poème ingénu de la connaissance, dont un prélude musical souligne les intentions d'harmonies verbales, comme dans ces vers que l'on croirait de René Ghil :

*A la fontaine,
Au bout de langue, et triste, et longue plainte,
Un jeune amant j'ai rencontré,
Et vite et vite et vite le dit !*

Puis, *Clarès* (1902), poème des aspirations idéales victorieuses de la matière hostile ; enfin, *la Flamme éternelle* (1924), poème du panthéisme et de la passion, sorte de cantique spirituel qui se dégage de la tragédie sentimentale d'un homme.

Ces livres-là doivent, dans le dessein de l'auteur, se compléter par *les Roses de la mort*. Ce serait là le poème éperdu de la spiritualité. La mort considérée comme la grande transformatrice de la vie, lancée d'un consentement suprême aux espères de poète, réalisant pour lui, d'évolution en évolution, l'épanouissement de l'amour enfin graduellement et indéfiniment comblé.

Clarès est peut-être le poème le plus achevé de M. Albert Mockel. La pureté de lignes de chaque pièce, la musicalité insinuante des vers, la variété des rythmes que l'on croirait ailés, la souplesse même des enlacements d'une atrophie à l'autre révént le patient, l'art du travail d'une écriture combinée pour épouser la pensée intime et l'émotion brûlante. Réussite extraordinaire que cette symphonie en blanc majeur. Réussite difficile !

Un rayonnement immaculé de cygnes, de neige et de lis — ces cygnes, ces neiges, ces lis trop chers à tout le symbolisme — empilte le volume, mais par vibrations fugitives et par ondes lumineuses, sans éblouir l'essentielle pureté.

Transparence des molles eaux, candeur des matins, innocence de l'aube sous la nue pâle, limpidité de cristal des coupes grêles et des lustres où s'animent et vivent les reflets de l'univers, glire scintillant des nuits d'hiver, nica et gemmes des rosées, lucioles de la fine, M. Albert Mockel assemble toute cette joaillerie de la nature en un coïlier aux feux monochromes. Les perles agiles chantent, délicieusement encloses dans la réalité légère d'images fuyantes qui revêt leur nudité en plein éther par des mots eux-mêmes translucides et diaphanes.

Élargissant ses visages, le poète découvre alors la signification du monde suspendu au globe infime d'une goutte d'eau. Il y voit naître des aubes de joie, des aurores encore hésitantes, des lueurs d'avenir qui tremblent comme des rêves au seuil des temps futurs. Epiphane radieuse et platonicienne, réveil mystique sous le mal fraternel des âres à venir. Pour invoquer l'espoir par un chant sacré, les doigts du poète inspiré touchent « la plus grande corde de la lyre mystérieuse » :

*Et voici qu'elle porte une âme dans l'air,
Et voici qu'elle porte toute la méthode
Résonne d'un accord si grave vers les cieux,
Que les corées, parmi l'espace radieux,
Surnaturellement grandies,
Vont effleurer le front instable de Dieu.*

Haute poésie où frémissent le souffle d'Endymion et la fièvre amoureuse de Keats. Trop haute poésie pour les oreilles offensées de musiques vulgaires. Poésie par allusions et suggestions d'une fluidité d'idée et de forme presque évanescence. Ecoutez cette odelette, songe d'un songe, ombre d'une ombre éphémère :

*Ne m'attends point : je suis rebelle
Au cœur que je n'ai pas surpris.
Ne me nomme pas : en tes cris,
Je ne viens point, quand on m'appelle.*

*J'apparais, je brille et m'efface.
Goûte mon amour d'écho,
Vois me chercher pas ; ma trace
Est pareille à du sable au vent.*

*Ma lyre instable te touche...
Mais je suis une ombre qui passe
Et tous les baisers de ma bouche
Sont comme une aile dans l'espace.*

*Ecoute et songe : je suis celle
Qui, dans la nuit, l'ourne les gens.
Je suis le rayon merveilleux
D'un ange qui se réveille.*

Citation paradoxale, l'on conviendrait, puisqu'il faut bien le dire : que ces octosyllabes réguliers ne trompent personne ! M. Albert Mockel est un véritable libriste impénitent.

Léon Bocquet.